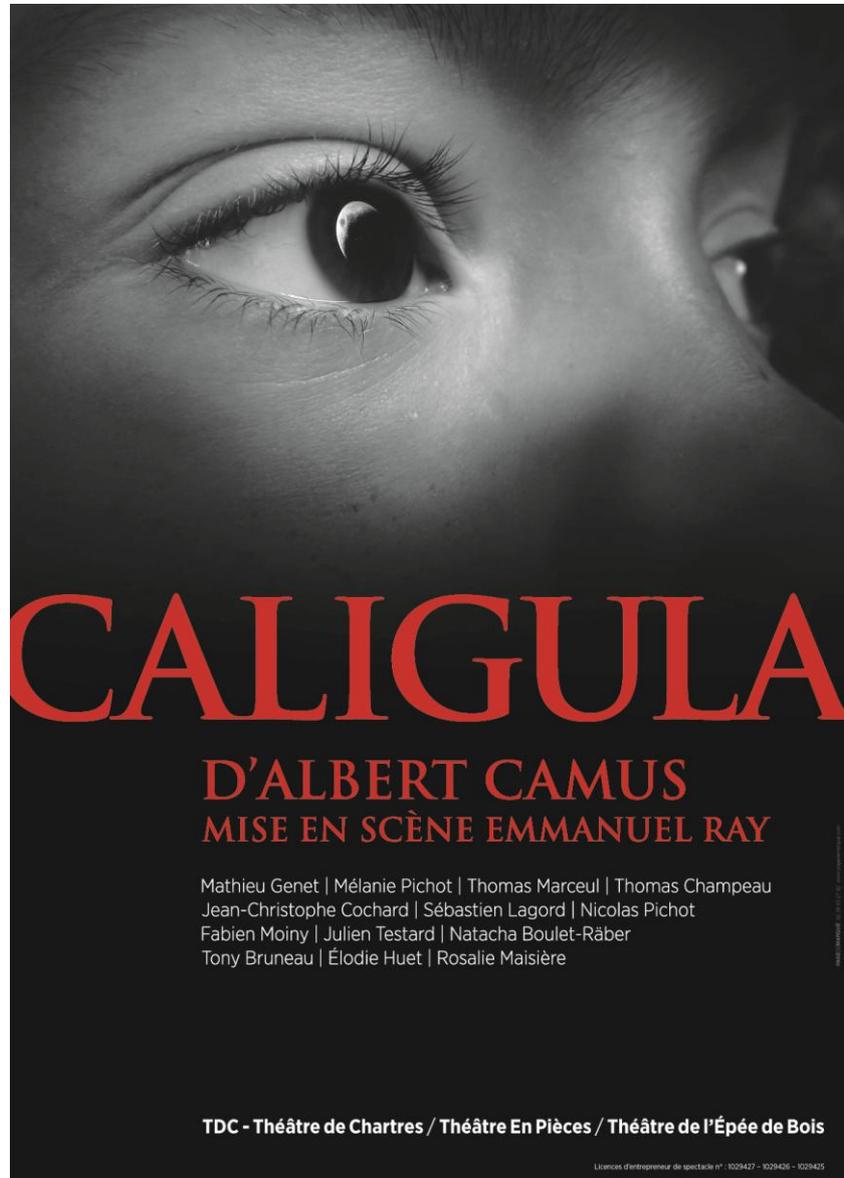


COMPAGNIE DU THEATRE EN PIECES



DOSSIER DE PRESSE

**THEATRE DE L'EPEE DE BOIS – CARTOUCHERIE
DU 15 JANVIER AU 1^{ER} FEVRIER**

Vous vous souvenez de cette fameuse réplique du Caligula de Camus : « *Allez annoncer à Rome que sa liberté lui est enfin rendue, et qu'avec elle commence une grande épreuve* ». La liberté des peuples a été, et demeure, la grande affaire du messianisme démocratique dont la grâce s'est répandue sur la planète – le plus souvent à la force du canon. Remplacez « liberté » par « transparence » et vous conférez une nouvelle jeunesse à la saillie de Caligula. Il ne suffit plus que les gouvernements garantissent aux citoyens leur liberté ; il faut maintenant que leur action, leur parole et bientôt leur pensée (s'ils en ont une) ne pêchent pas contre la transparence. Car cette dernière constitue la vertu insurpassable, le révélateur chimique qui permet de détecter dans la gouvernance toute trace de non-dit peccamineux, de calcul hérétique ou de rouerie satanique. Vous l'avez compris : la transparence est un idéal soumis à l'exigence de perfection de l'espèce humaine. Celui qui prévaut dans le royaume des cieux.

En attendant cette échéance hypothétique, la politique est condamnée à harceler sans relâche les ennemis déclarés et à soupçonner les amis supposés de duplicité latente. Surtout au plan international. En foi de quoi le dévoilement en cours des liasses de télégrammes diplomatiques de l'Oncle Sam promet de générer de grandes épreuves. Car il va devenir notoire que les diplomates en poste n'ont pas tous la finesse d'analyse des Joseph de Maistre, Chateaubriand ou autres Stendhal, ni les talents de plume des Claudel, Morand, Giraudoux ou autres Saint-John Perse, dont la notoriété posthume, il est vrai, relève davantage de la gloire littéraire que de la science diplomatique. Car il va devenir évident que le rôle de ces éminentes Excellences, sensées représenter dignement leur nation en terre étrangère, est principalement confiné à celui de l'espionite de concierge. A la propagation de ragots d'initiés, que l'on collecte après-boire dans les dîners mondains ou avec prébendes auprès des chauffeurs de maître et des soubrettes. Le rideau pourrait s'ouvrir sur un spectacle déprimant : des Etats principalement dirigés par des autorités au verbe haut mais au petit-pied, soumises à la banale médiocrité des passions humaines. Des Caligula insignifiants. *Transparents*, en somme.

La recette du jour

Tambouille à la Caligula

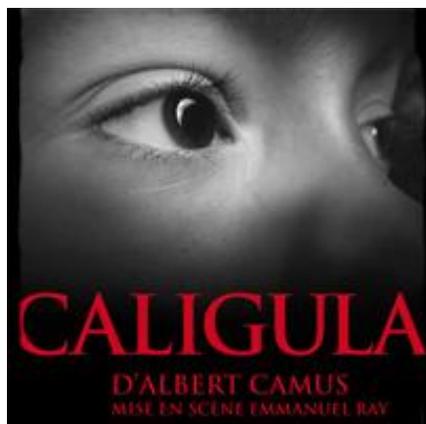
Baptisez *Incitatus* votre cheval favori et envisagez de le présenter comme candidat à la députation. Si le site Wikileaks dévoile l'information, licenciez votre garde prétorienne, faites-vous transparent et priez pour que le Ciel vous vienne en aide.

Lundi 29 Novembre 2010, Par Jean-Jacques Jugie

CALIGULA d'Albert CAMUS

Mise en scène et scénographie d'Emmanuel Ray au Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie de Vincennes Route de Manoeuvre 75012 PARIS – du 15 janvier au 1er février 2015 – Jeudi et vendredi à 20h30 – Samedi à 16h00 et 20h30 – Dimanche à 16h00

Publié le 11 janvier 2015 par theatreauvent



Ce Jeudi 8 Janvier 2015, avant la représentation de CALIGULA, la troupe du spectacle s'est avancée sur la scène pour rendre hommage aux victimes des terroristes dans les locaux de Charlie Hebdo, la veille. Très émus, la petite fille de CAVANNA a évoqué les dessinateurs qu'elle connaissait bien et le metteur en scène Emmanuel RAY a prévenu les spectateurs que les comédiens émotionnés seraient peut être maladroits ce soir-là.

Il est vrai que jouer la pièce de CALIGULA dans ce contexte amplifie les interrogations qu'elle soulève. Difficile d'imaginer que la réalité puisse être pire que la fiction.

Caligula, ce jeune empereur qui transforme « sa philosophie en cadavres » est un terroriste d'état. Les paroles de Cherea, son adversaire, pourraient se retrouver dans la bouche de tous ceux qui luttent contre la tyrannie :

« Sans doute ce n'est pas la première fois que chez nous, un homme dispose d'un pouvoir sans limites, mais c'est la première fois qu'il s'en sert sans limites, jusqu'à nier l'homme et le monde. Voilà ce qui m'effraie en lui et que je veux combattre. Perdre la vie est peu de chose et j'aurai ce courage quand il le faudra. Mais voir se dissiper le sens de cette vie, disparaître notre raison d'exister, voilà ce qui est insupportable. On ne peut vivre sans raison »

Troubles de la personnalité, troubles d'identité, pourraient figurer en marge d'un diagnostic psychiatrique pour cerner le personnage de Caligula. Caligula est fou d'exister sans comprendre

pourquoi il existe. Mais sa grammaire est celle qui est dévolue à tout individu, c'est le moi je de la vie et la mort qui ne se conjugue que dans la solitude et le désespoir.

Lorsque l'un de ses interlocuteurs Scipion, lui dit qu'il est seul, Caligula rétorque que c'est le contraire, qu'il est entouré par les morts et qu'il communique mieux avec eux qu'avec les vivants.

Le bonheur de vivre simplement n'intéresse pas ce personnage en quête d'impossible, qui ne cesse de réclamer à Hélicon, son ancien esclave, la lune.

Dans sa note d'intention le metteur en scène met en exergue cette phrase « CALIGULA est en chacun de nous, ce monstre ou cet ange que vous portez en vous ». Caligula exerce son pouvoir de mépris vis-à-vis de l'homme qui ne serait pas digne de vivre parce qu'il ne répond pas à ses attentes.

Quelle est donc cette frontière entre la pensée et l'acte ? Entre l'idée de la mort et la mort elle-même ? Le théâtre a cet apanage de rendre réels sur scène des personnages intemporels qui interpellent notre présent.

Il y a un aspect cabalistique dans la mise en scène d'Emmanuel RAY qui représente en quelque sorte l'atmosphère mentale de Caligula, lequel multiplie les morts autour de lui comme s'il voulait combler cette frontière entre la vie et la mort. Cela fait penser à ces cérémonies animistes qui font intervenir les morts porteurs de masques. Plusieurs scènes retiennent particulièrement l'attention, celle où Caligula se transforme de façon obscène en dieu vivant, celle aussi où il provoque les poètes symbolisés par des ballons qui éclatent comme des bulles de savon.

Un énorme monolithe suspendu par des courroies en fer nargue tous les vivants sénateurs qui s'affairent autour du tyran, D'une beauté impassible, il a cet aspect impossible du regard de la mort.

La mort ne cesse de rôder au milieu des vivants, elle est exaltée par Caligula qui meurt comme s'il était en train de jouer en criant à ses adversaires « Je suis encore vivant ».

C'est une mise en scène intense et troublante qui introduit la chair dans les mots de Camus. Cette vision charnelle, terriblement charnelle apporte sa dimension métaphysique au personnage. Le monolithe par ses reflets ardents, évoque la lave des volcans, tandis que les personnages sont en train de brûler dans leur âme et conscience sous le brasier des paroles meurtrières de Caligula.

On pourrait croire que Caligula exerce une religion de la mort qui intoxique tout son entourage, tout devient mascarade car la peur de la mort annihile les forces des vivants.

Les références religieuses, animistes, christiques, antiques, _ la tribune des sénateurs pourrait rappeler la cène de Jésus avec ses douze apôtres – reviennent en boomerang.

Nous avons été frappés par l'intensité du jeu des comédiens notamment par celui de Mathieu GENET, Caligula, et celui de Mélanie PICHOT, Caesania,

Violente mais sobre, la mise en scène d'Emmanuel RAY impressionne aussi par sa beauté. Dans les décombres de cette farce terrible jouée par Caligula contre les hommes et contre lui-même, oui, on entend aussi parler les morts, et parmi eux des poètes et artistes, PASOLINI et tout récemment CHARB et ses amis.

Paris, le 11 Janvier 2015

Evelyne Trân

<http://theatreauvent.blog.lemonde.fr/>



Théâtre de l'Épée de Bois
La Cartoucherie
Route du Champ de Manœuvre
75012 PARIS

« Caligula » d'Albert Camus – Mise en scène Emmanuel Ray

Du 15 janvier au 1^{er} février - Jeudi, vendredi, samedi à 20h30
Matinée samedi et dimanche à 16h00



8 janvier 2015, lendemain de l'attentat meurtrier conte Charlie Hebdo. Et, hasards des programmations, jour de la générale de Caligula.

Ils sont tous là, alignés devant nous, la mine grave. Emmanuel Ray, le metteur en scène et la petite fille de Cavanna la voix tremblante de larmes contenues nous lisent un texte : non, il n'est pas facile de jouer ce soir mais il faut le faire, lancer les mots de Camus qui vont résonner comme jamais. Les mots comme réponse à l'ignorance et à la barbarie.

Et le spectacle commence.

C'est peu de dire qu'Emmanuel Ray s'est approprié le texte de Camus. Il en fait réellement une œuvre de création, son œuvre. Dès le début, avec les répliques des patriciens dites ensemble comme un chant qui monte et qui éclate, avec ce mot qui domine en leitmotiv : Rien.

C'est une version brute, brutale, abrupte qui nous est ici donnée, qui donne toute sa force au texte servi par des comédiens littéralement habités par leurs personnages dans cette très belle salle de l'Épée de Bois, sur ce plateau, pavés disjoints et béton mêlés.

Une version très visuelle, flamboyante, vivante et vibrante, qui donne chair aux réflexions philosophiques avec une lecture saisissante, un regard acéré et des trouvailles fabuleuses. C'est fort, intense, puissant, d'une sombre beauté, douceur et force alternées. C'est ce miroir plateau où Caligula ne peut que se renvoyer à lui-même, ou sur lequel il s'installe : le roi est nu. Et seul. Ce sont ces scènes aux répliques courtes qui surgissent comme des flashes. C'est une symphonie déchirante qui raconte le désir de l'impossible, la lune, l'innocence et la culpabilité, la mort, la peur, le désespoir et l'amour de la vie, la démence et la haine de soi. Et l'immortalité : « Je suis encore vivant » crie Caligula à la fin.

Nicole Bourbon

<http://www.regarts.org/Theatre/caligula.html>

Théâtre passion

<http://annetheatrepassion.blogspot.fr>

Caligula

Albert Camus

Caligula est un cabotin cruel, il manipule et se joue de tout et de tous. Il les tient à sa merci, la mort et la peur rôdent sur les sénateurs, sur le peuple, et jusqu'à la maîtresse de ce tyran, mais personne ne réagit.

Au cours d'un banquet, Caligula ordonne à l'un d'eux de rire de la mort de son fils. Un autre aura la fâcheuse idée de dire à voix haute qu'il donnerait sa vie pour Caligula, il est « exaucé » derechef !

Un complot contre lui ? Oui, par un des sénateurs qui finira par rallier les autres pour l'abattre. C'est d'ailleurs le seul personnage que Caligula respecte.

Le texte est sobre, dense, superbement écrit. Les personnages sont bien campés, la mise en scène est déjantée, on peut ou pas accepter certaines scènes mais tout est dans le ton de la pièce et du personnage, absurdité et cruauté.

La pièce a été jouée à Hébertot en 1945, le rôle-titre était tenu par Gérard Philipe.

Un travail intéressant à découvrir.

Anne Delaleu



« Caligula »

Jusqu'au 1^{er} février à L'Épée de Bois

Alors que les Sénateurs s'inquiètent de sa disparition, Caligula jugé jusqu'alors comme un bon prince, réapparaît transformé. Après la mort de sa sœur, qui était aussi sa maîtresse, il voit que le monde n'obéît pas à ses désirs et décrète qu'il veut l'impossible, il veut la lune. Puisque le monde est absurde, et à défaut de pouvoir le changer, il va instaurer le règne de l'arbitraire et de la terreur. Il multiplie les meurtres parfois gratuits, méprise la vie, crache sur toutes les valeurs, qu'elles soient politiques, religieuses ou sentimentales, nie toute différence entre le bien et le mal. Il veut aller au bout du pouvoir, briser les sénateurs, prendre leurs biens, l'honneur de leurs femmes, leurs vies et celles de leurs enfants. Il peut organiser la famine, puis l'arrêter, obliger les Sénateurs à fréquenter la maison close qu'il possède pour remplir les caisses de l'Etat, les transformer en esclaves. Il détruit tout autour de lui, il veut être le maître de tous et même de sa propre mort, se veut l'égal des Dieux. Mais en niant les hommes, l'amitié et l'amour, en se jouant de tout et de tous, en choisissant d'aller au bout de sa solitude il court à l'échec et à la mort.

Emmanuel Ray propose une superbe mise en scène de la pièce de Camus. La scène est dans l'ombre, les Sénateurs sont alignés au fond, équipés de micros qui amplifient les voix, les renvoient en écho, créant une impression de chœur qui s'affole. Un plateau d'innox poli domine la scène ou s'incline devenant séparateur, couperet, table, autel où Caligula se fait couvrir d'or liquide et adorer. Il tourne, renvoie la lumière, éblouit ou aveugle les spectateurs. Il est le miroir objet des débordements de Caligula, il lui renvoie à la fin l'image de son échec et celui-ci ne peut que le briser. Des sons travaillés sur ordinateur créent des ambiances qui accompagnent les sentiments et la folie de Caligula. Un piano joue en direct des fragments de compositions contemporaines dissonantes qui accentuent le climat lourd et inquiétant de la pièce. **Les acteurs sont tous très bons. Mélanie Pichot est une Caesonia qui se laisse entraîner dans l'arbitraire imposé par Caligula. Elle apparaît comme la complice des basses-œuvres et se transforme en meneuse de revue lors de la prière à Vénus qu'organise Caligula pour abaisser encore les Sénateurs, les contraignant à le traiter comme un Dieu. Thomas Marceul est Hélicon, l'ancien esclave qui dénie aux conjurés le droit de juger Caligula et déclare qu'il le défendra toujours. Mathieu Genet, un ancien pensionnaire de la Comédie française, donne toute sa richesse au personnage de Caligula. Meurtrier, tortionnaire cruel, brutal, cynique, il joue avec tous comme avec les ballons de baudruche qu'il se plaît à crever, mais il fait aussi de Caligula un homme qui n'est pas qu'un tyran sanguinaire, un homme capable en dépit de tout de susciter de la compassion.**

Micheline Rousselet

Du jeudi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h

Théâtre de L'Épée de Bois - La Cartoucherie, Route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris.



CALIGULA d'Albert Camus

Que dire quand tout est dit ?
Qu'écrire quand Albert Camus a écrit ?

La joie, la vigueur, la totale plongée d'un acteur dans l'épopée d'un empereur de la nuit.
Nuit des hommes, nuit sur Rome. Tout est permis.

Cartes sur tables. Les jeux sont faits. Jouez et vous perdrez, quoi qu'il arrive. Pas d'alternative. Aucun trou de souris où se nicher, vous êtes cernés.

Nous sommes cernés, nous tous. Car c'est bien de nous dont il s'agit. La peur, la frousse de perdre la vie, nous fait admettre toutes les théories, même les plus funestes. Renier nos amours, nos pères. Nos fils, nos amis.

La peur, la liberté, Caligula en joue. Ballon primesautier, clin d'œil à un dictateur filmé par un vagabond pour des vagabonds du monde entier. Prière d'applaudir à ces simagrées.

Caligula se gausse. Caligula va jusqu'au bout. Caligula se vautre dans la boue que nous n'osons fouler. Trop frileux, trop confortables, nous déléguons, déléguons, survivons à n'importe quel prix. Même le plus polysaturé, tranquilles sénateurs de quartiers, vies chloroformées.

Universalité du jeu tendu à l'extrême de Mathieu Genet, magistral, éblouissant d'une vie, d'une énergie jetée en pâture dans les allées de ce grand théâtre. Danseur vibrant, virevoltant de son suicide programmé, déesse amère le temps d'une transe incarnée sur terre, puis cheval fou, dévasté de pureté, chercheur aliéné de ce qui ne se peut trouver. Frôlant des précipices insensés, menaçant de sombrer vers la compassion avec Hélicon, jouant un temps le jeu de la sincérité avec Cherea... puis se reprenant de main de maître, la Liberté en étendard.

Quitte à ce qu'elle voisine avec le crime le plus noir, la logique poussée dans ces derniers retranchements. Qui égorge, empoisonne à tous vents.

Ne pas se compromettre avec les limaces de l'amour, demander la lune, sinon à quoi ça sert de vivre, de vivre comme eux, tous ces gueux ?

Peur de se voir dans le miroir avec eux... alors pousser les chevaux à l'extrême, leur faire crisser, éclater les pneus...

Rien n'a de sens, rien n'existe que la pulsion égoïste d'un éternel enfant.

Fanatisme ? J'entends comme des relents d'aujourd'hui. Je vois comme des reflets de moi en lui. Des tentations d'absolu qui pourraient mener vers des cimetières, si née sous d'autres cieux, entourée de dieux, sans livres et sans silence...

Qui sait ? Qui peut se croire à l'abri ? Sous les plus belles harangues, ça sent le roussi...

La folie exalte nos souffrances. Faire que la recherche de sens ne nous mène pas à une cruauté, simple versus d'une quête de vérité poussée dans ses recoins les plus extrêmes.

Alors écrire, éduquer. La seule, l'unique réponse. Toujours renouvelée.

Merci merci merci.

Époustouflée. J'aurais pu ne rien écrire, car tout est dit. Tout est magnifiquement interprété avec le corps, le cœur. Le souffle tout entier livré pour ce beau métier.

Vive le théâtre et vive les acteurs ! Merci monsieur Camus, merci monsieur Ray. Vous nous retrempez tous dans un bain premier, dégrassage salutaire de nos neurones encombrés...

Courez vers L'Épée de bois, vite, vite, vous avez jusqu'au 1^{er} février !

Camille Arman

A square image containing a handwritten signature in black ink. The signature reads 'Camille Arman' in a cursive, flowing script. The 'C' is large and loops around the 'mille', and the 'Arman' is written below it with a long, sweeping tail.

Holybuzz

Théâtre : « Caligula » au Théâtre de l'Épée de bois à Paris.

Oppressions.

Caligula a disparu. Les sénateurs romains sont inquiets. Dans la pénombre, ils complotent déjà, unis dans la soif et le cynisme du pouvoir. Mais le jeune empereur revient. Il a changé. La mort de sa sœur et amante lui a fait prendre conscience que « les hommes meurent et (...) ne sont pas heureux ». A partir de cet instant, commence la quête de l'impossible (décrocher la lune) pour conjurer ce constat. Mais au lieu de chercher le bonheur de ses sujets par une liberté fraternelle, Caligula choisit la voie de la liberté absolue, aveugle, arbitraire, inhumaine car logique qui mène mécaniquement à la destruction. Comme dans toute idéologie devenue totalitaire, le dictateur s'attaque à toutes les valeurs morales et sacrées de la société ou choix individuels pour faire régner la terreur : pouvoir établi, privilèges, richesses, piété, mariage, amour, famille, solidarité, créativité... Son idéal jusqu'au-boutiste devient inhumain et suicidaire. Il prévoit et assume son assassinat car c'est la seule issue logique. Caligula se rend compte mais trop tard que la liberté absolue n'était pas la bonne. En cela, il n'est pas qu'un monstre, mais un personnage troublant et intéressant.

Peu d'hommes s'élèvent contre sa tyrannie. Seuls Cherea (admirateur devenu conjuré) et Scipion (poète, ami et victime de Caligula qui a tué son père) s'opposent et choisiront la voie de la résistance armée ou de l'exil. En 1945, Camus fait dire à Cherea à propos de Caligula : « Sans doute, ce n'est pas la première fois que, chez nous, un homme dispose d'un pouvoir sans limites, mais c'est la première fois qu'il s'en sert sans limites, jusqu'à nier l'homme et le monde. Voilà ce qui m'effraie en lui et que je veux combattre. Perdre la vie est peu de chose et j'aurai le courage quand il faudra. Mais voir se dissiper le sens de cette vie, disparaître notre raison d'exister, voilà ce qui est insupportable. On ne peut vivre sans raison. » Ces mots, prononcés dans un contexte d'immédiate après-guerre, n'ont pas pris une ride. Caligula n'est pas seulement un dictateur parmi d'autres, même grotesque parfois (on notera le clin d'œil au Hynkel de Chaplin et à sa mappemonde). Bien sûr, Caligula préfigure et symbolise Hitler, Mussolini, Staline, Mao... mais il aussi un peu nous-mêmes, qui parfois pourrions nous laisser tenter par un Idéal trop idéal quel qu'il soit, religieux, moral, politique, au détriment de l'humain. Ce soir, deux classes de lycéens n'ont pu venir en raison des récents attentats et du renforcement du pan vigipirate...

Dans cette version de *Caligula*, tout concourt à faire ressentir le soudain « besoin d'impossible », le paroxysme. Le son est omniprésent et inquiétant : ça chuchote, ça ricane, ça ironise, ça ordonne, ça crie, ça intimide, ça se soumet, ça pleure, ça jouit. Les mots d'Albert Camus, simples et actuels, sont retravaillés comme un maillage, un matériau musical. La première scène (crescendo en écho des inquiétudes des patriciens) est à ce titre remarquable. Les éclairages de la salle minérale, parfois à contre-jour, découvrent un antre, ouvert sur deux souterrains. Qu'y a-t-il au-delà : le jour, la liberté, l'Au-delà ? Un rectangle métallique suspendu sert tour à tour de cloison, de miroir de l'âme, de table, d'autel de débauche et de blasphème, de monolithe divin ou conceptuel (un peu à la manière de celui de *2001 l'Odysée de l'espace*) ou de couperet : la faute est là, aveuglante, que rien, même pas l'eau, ne lavera. Ça gêne comme un caillou dans une chaussure, puis comme un coup au cœur. D'oppressé, on devient opprimé.

Plusieurs scènes marquent : la première scène (voir plus haut) ou celle du blasphème à Vénus ou lorsque Caligula crève des ballons ou que la stèle métallique tournoie et aveugle, scènes très poétiques mais effrayantes. **Tous les comédiens, dont on sent qu'ils ont l'habitude de travailler ensemble, prêtent merveilleusement leur voix souvent amplifiée, leur corps parfois nu (merci, cette nudité n'est pas ici gratuite), leur talent à cette mise en scène intelligente et saisissante d'Emmanuel Ray, comédien et directeur de la Compagnie du Théâtre en pièces.**

C'est un cri, un coup de poignard, un choc magnifique.

Difouaine le 19 janvier 2015

« Caligula » d'Albert Camus.

Mise en scène : Emmanuel Ray.

Avec : Mathieu Genet, Mélanie Pichot, Thomas Marceul, Thomas Champeau, Jean-Christophe Cochard, Sébastien Lagord, Nicolas Pichot, Fabien Moïny, Julien Testard, Natacha Boulet-Räber/Elodie Huet.

Piano et son : Tony Bruneau.

Du jeudi au dimanche jusqu'au 1^{er} février 2015, horaires variables.

Théâtre de l'Épée de bois (Cartoucherie), route du champ de manœuvre, 75012. Paris.

Tél. : 01.48.08.39.74. <http://www.epeedebois.com>

Métro : Château de Vincennes puis navette gratuite.

Festival d'Avignon prévu en 2015.



Caligula de Albert Camus

Mise en scène de Emmanuel Ray

Avec Mathieu Genet, Mélanie Pichot, Thomas Marceul, Thomas Champeau, Jean-Christophe Cochard, Sébastien Lagord, Nicolas Pichot, Fabien Moiny, Julien Testard, Elodie Huet, Natacha Boulet-Räber (en alternance)

***Caligula*, le règne du troisième empereur romain qui aima son peuple et petit à petit le contesta, le haït jusqu'à assassiner ses fidèles serviteurs.**

Caligula, pièce de Camus en quatre actes commencée en 1938 et achevée en 1939, s'inscrit comme le premier volet du cycle de l'absurde, auquel s'ajoutèrent *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe*. Pièce de théâtre existentialiste ? Les avis divergent. Nihiliste ? *Caligula* devait l'être.

Pitch. Les sénateurs de Rome sont bouleversés par l'absence prolongée de leur empereur, *Caligula*. A son retour, il apparaît comme mué en tyran investi d'une volonté de pouvoir, de nuire, de rayer de la vie ceux qui le gênent. *Caligula* se montre violent et sanguinaire dans l'exécution du père de Scipion. Jusqu'où ira ce déferlement de haine et de meurtres commis pour assouvir des pulsions irréflechies ?

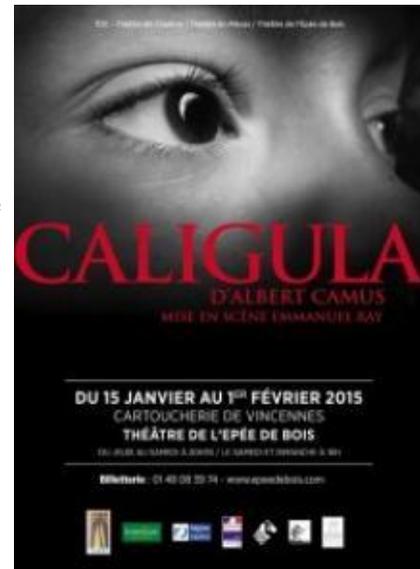
Emmanuel Ray, c'est un metteur en scène d'œuvres majeures de la littérature française. *Les Caprices de Marianne*, *Le Journal d'un curé de campagne*, *Le Médecin volant*, *L'Annonce faite à Marie*, *Jeanne d'Arc au bûcher*. Cette *Jeanne d'Arc* de Paul Claudel magnifiquement interprétée par Mélanie Pichot et mise en scène dans la crypte de l'église Saint-Sulpice à Paris. Emmanuel Ray, un

metteur qui rénove les pièces de théâtre en les innovant dans des réalisations à couper le souffle. Loin des standards scéniques de ses illustres prédécesseurs, il a une approche contemporaine de la scénographie qui s'intègre d'aise à la matière du plateau, l'espace.

Les décors, l'exigence de la simplicité et de la transformation. *In situ*, le palais de l'empereur occupé par une longue table derrière laquelle siègent les sénateurs. En suspension, une table en aluminium articulée par un effet rotatoire qui renvoie en projection des reflets de lumières aveuglants.

Les législateurs ouvrent la représentation en répétant de concert des propos difficilement identifiables, excepté le mot 'rien' qui revient en boucle. Que signifie ce 'rien' successif ? Annonce-t-il le déclin de l'empire ou la dérive de l'empereur ?

Caligula, interprété par Mathieu Genet, apparaît revêtu d'un drapé couvrant la chemise et le pantalon. Le personnage en lui-même, un cauchemar. Tyranique, exigeant et meurtrier sans scrupule, est-il devenu à la mort de sa sœur. De l'indifférence, voire du dégoût, manifeste-t-il à l'encontre de Caesonia, sa maîtresse. Il ne marche pas, il court aussi vite que sa pensée le déséquilibre dès qu'il s'adresse à un interlocuteur qui le fuit. Nihiliste, sans aucun doute pour ce qui a trait aux affaires de l'état. Ses



préoccupations essentielles résident en le pouvoir et les arts. Ne s'éprend-il pas de Scipion, poète et orphelin, depuis qu'il a sauvagement assassiné le père du jeune homme.

Mathieu Genet tient le rôle de main... d'empereur, sa présence est imposante et magistrale. Vu l'importance du personnage, Mathieu Genet ne faiblit à aucun moment. Dénudé et fardé de cette bouillie dégoulinante, il reste digne de bout en bout et surtout, un excellent comédien.

Caesonia, jouée par Mélanie Pichot, une maîtresse prête à se sacrifier pour son empereur d'amant. Ne l'aidera-t-elle pas à commettre un geste effroyable avec Hélicon, Thomas Marceul. Mélanie Pichot, une maîtresse reniée, une comédienne adulée. Scipion, incarné par Thomas Champeau, est criant de vérité et de justesse, de sincérité et d'abnégation, de solitude et de combativité. Un rôle à double facettes, artiste et fils d'un père réduit à plus rien par Caligula. Thomas Champeau, un comédien intéressant à découvrir dans ce personnage.

L'ensemble des comédiens s'implique généreusement dans cette tragédie de Camus, chacun exerce un pouvoir auquel échappe Caligula. Le pouvoir de la transparence, une façon d'être présent sans se faire remarquer, sinon, c'est la peine capitale.

Emmanuel Ray réalise une mise en scène intense, fonctionnelle et exigeante. Il donne la parole à tous les acteurs, il laisse libre cours à son imagination. Il crée un mouvement artistique articulé autour d'une scénographie calculée et d'une réciprocité scène-public qui invite la salle à participé indirectement à la jouissance du mal instauré par Caligula. La direction d'acteurs se veut remarquable car l'intensité de la pièce est menée à un train d'enfer les deux heures durant.

Quoi de plus à rajouter ? Que Caligula meurt ? Pour connaître la réponse, direction le Théâtre de l'Epée de Bois.

Philippe Delhumeau

Mis à jour le 19/01/2015



Caligula de Albert Camus

Du 15/01/2015 au 01/02/2015

Judi, vendredi à 20h30. Samedi à 16h et 20h, dimanche à 16h.

Théâtre de l'Epée de bois

Cartoucherie

Route du Champ-de-manoeuvre

75012 PARIS (Métro Château de Vincennes / Bus 112)

Réservations : 01 48 08 39 74

<http://www.theatrotheque.com/web/article4264.html>



LA PARIZIENNE

20 janvier 2015 David Fargier

CAMUS COMME REVELATEUR DE ACTUALITE

Quel bonheur, quelle jouissance de trouver en si beau lieu (le **Théâtre de l'Épée de Bois** compte parmi les plus belle salle où il m'a été donné de voir un spectacle, une telle création. Audacieuse, dynamique, rythmée sur un texte aussi dense et profond que celui d'**Albert Camus**. L'homme est un loup pour l'homme. Cette phrase galvaudée résonne pourtant d'une cruelle actualité. L'on peut bien sûr mesurer la portée sociopolitique d'une pièce écrite il y a 40 ans mais d'une intemporalité et donc d'une modernité à couper le souffle, tout comme la mise en scène un rien barrée mais dont la folie et la sobriété servent divinement le propos. Le système crée le monstre, mais ne nous y trompons pas, le système c'est nous. Donc le monstre c'est nous. Sophisme ? Malheureusement non.

LA MORT OU LA QUETE DE L'IMPOSSIBLE LUNE

C'est finalement ce que content le personnage central et ceux qui l'entourent, le craignent, le fantasment, le flattent, l'entretiennent dans son délire meurtrier qui le poussera à une forme de suicide. L'enfant a pris conscience de la mort, de la vacuité des êtres. Le physique fluet de **Mathieu Genet** est une aubaine, donnant à **Caligula** ce corps encore adolescent et souple. La terreur est une arme qui prive chacun, lui y compris, de sa liberté. La terreur et une certaine bienséance finalement. Le corps social est un piège dont il nous faut se méfier. L'enfant redoute de grandir et de mourir. A-t-il d'autre choix que se lancer en quête de l'impossible, quel qu'en soit le prix ?

Camus parle là d'existentialisme et s'approche de **Nietzsche**, dangereusement. Mais le metteur en scène **Emmanuel Rey**, par delà les considérations philosophiques et sociétales, déflore bien davantage encore la psychologie du personnage et même DES personnages dont l'âme et la vie se reflètent dans cette énorme monolithe qui sert de table, de paroi séparant les corps, de miroir surtout. Sans en atteindre la violence, le grand-guignol, la farce de la vie tels qu'ils sont montrés dans cette création, ne sont pas sans me rappeler le travail de **Marilyn Manson**. De **Pasolini** aussi.

Le lieu est superbe, le décor économe et sombre, les comédiens fragiles et inspirés... tout doit vous inviter à aller admirer une œuvre exigeante d'une richesse insondable que cette compagnie révèle avec force et un génie décomplexé.



Caligula, la critique Quejadore

C'est au cœur du magnifique théâtre de l'Épée de bois à la Cartoucherie qu'Emmanuel Ray présente jusqu'au 1er février, son nouveau bébé. Une adaptation moderne et violente et un poil raccourci d'une des œuvres les plus intenses d'Albert Camus : Caligula.

Caligula, un jeune empereur romain tyrannique et sanguinaire met son peuple et son royaume à feu et à sang, après avoir perdu sa sœur et son amante, Drusilla. Rongé par une douleur terrible et un chagrin incommensurable, cet enfant, dont on a « brisé » les rêves se met alors à désirer l'impossible : décrocher la lune. Quitte, à tout détruire sur son passage et à tuer tous ceux qui l'entoure.

Deux ans de travail, c'est le temps qu'il aura fallu à **Emmanuel Ray et la Compagnie du Théâtre en Pièces** pour attraper à bras le corps cette oeuvre très difficile d'Albert Camus. Si Caligula, qui se compose de quatre actes, est l'un des succès les plus durables de l'auteur au théâtre, il n'en reste pas moins le plus intense. Notamment parce qu'elle rassemble en elle, tous les maux que notre société peut endurer et qui subsiste malheureusement encore aujourd'hui : la maladie, la folie, la bêtise, l'exagération, la cruauté, la luxure et bien entendu, la manipulation politique. C'est pourquoi, Emmanuel Ray a eu l'idée très lumineuse de couper certaines parties du texte. Résultat, il nous présente une pièce de théâtre fluidifiée, piquante comme il faut, et surtout beaucoup plus pertinente pour le public.

Ce qui nous a frappé dans cette mise en scène, c'est tout d'abord **la précision sans faille et la grande justesse avec lesquelles les comédiens interprètent la pièce. Tous, sans exception, transcendent le texte. Ils sont comme habités par leur personnage. Matthieu Genet est époustouflant dans son rôle de Caligula tortionnaire, à la limite de la folie. Tel un funambule, il oscille entre la lucidité d'un ange désillusionné par les aléas de la vie et la cruauté sans failles d'un homme qui désire l'impossible et qui n'a plus rien à perdre. Face à ce grand enfant capricieux, on passe d'une façon déconcertante de l'effroi, à l'attendrissement, et c'est là toute la beauté de la mise en scène d'Emmanuel Ray.**

La scénographie plutôt moderne et la recherche sur l'ambiance sonore sont également des points importants à souligner. Le travail sur les effets de réverbérations, sur les échos et sur les changements de hauteur -notamment lorsqu'il s'agit de la voix des sénateurs- installe le public dans une situation inconfortable, d'angoisse profonde tout au long de la pièce. Une sensation désagréable qui nous prend au tripes et ne nous relâche que deux heures plus tard. Quant à la scène, dépouillée au maximum de ses fioritures habituelles, elle met en relief les aspects psychologiques des personnages. Ici, le grand plateau en inox suspendu dans les airs devient à la fois une table de banquet, mais également un couperet mortel et le miroir dans lequel chacun d'entre nous se reflète et reconnaît son propre "Caligula". Ce monstre infâme et à la fois cet ange déchu qui, comme le prétendait Albert Camus, se cache et sommeille en chacun de nous.

A travers cette adaptation de l'oeuvre phare d'Albert Camus, Emmanuel Ray met tout en oeuvre pour nous offrir un grand moment de théâtre. Une pièce dont on ressort frissonnant, les yeux ébahis et le souffle court.

21 janvier 2015 Morgane Mallet

Livrez-vous à la folie de Caligula: cette pièce va vous déchirer l'esprit autant que l'âme

Publié le jeudi 22 janvier 2015 23:57 Par Florence Gopikian Yérémián



- Bscnews.fr/

CALIGULA... Bien des noms peuvent désigner cet empereur romain aussi tyrannique que mégalomane: Caïus l'incestueux, César le fou, Caligula le despote... Malgré toutes les perversions qui lui incombent, une qualité évidente prédomine pourtant chez cet être éternellement insatisfait: la lucidité.

Déçu par la malheureuse destinée des hommes et le mensonge qui régit le monde, ce singulier Princeps a donc choisi de se révolter et de vivre dans la vérité la plus totale. Voulant égaler la puissance des Dieux, il a décidé que lui aussi pouvait changer l'ordre des choses et régner en maître sur cette triste Terre. Pris au piège dans ce jeu étrange, il en a poussé les limites aux pires atrocités en rendant possible l'inconcevable. Voilà pourquoi Caligula s'accapare la fortune de ses citoyens, extermine sans scrupule les sénateurs qui le contrarient et viole leurs épouses quand bon lui semble... Emporté dans ce carnage apparemment absurde, cet empereur démoniaque tente désespérément de croire à son immortalité mais lorsqu'il fait face au miroir de son âme, il a conscience d'avoir échoué dans sa terrible mise en scène : victime de sa démesure, il sait que la faucheuse le guette à l'exemple de tous les mortels et décide héroïquement de programmer son propre suicide...

En écrivant cette superbe pièce philosophique, Albert Camus met au défi le métier d'acteur. Le rôle de Caligula nécessite en effet une très grande maîtrise d'interprétation car ce personnage possède autant de clairvoyance que de folie. Au sein de ce registre double et contradictoire, le jeune comédien Matthieu Genet s'en sort à merveille. Malgré son teint livide et sa frêle silhouette, il dégage une véritable autorité qu'il parvient à contrecarrer d'une étrange sensibilité durant les rares moments de conscience de son protagoniste. La diction impassible, le front torve et l'esprit fou, Matthieu Genet submerge graduellement toute la scène de sa tyrannie. Aussi cruel qu'hystérique, il se plonge sans

aucune hésitation dans les transes de cet empereur schizophrène allant jusqu'à asperger son corps vénusien d'un argile visqueux ou purifier sa chair totalement dénudée dans des eaux rédemptrices. Afin de servir ce monstre régnant, une cohorte de faux fidèles déambulent à ses côtés. Parmi ses serviteurs, quatre légats de l'Empire Romain ne le quittent quasiment pas. Parlant à l'unisson du bout de leurs micros, ces acteurs nous font songer à une hydre dont la voix robotique crie publiquement l'éloge de son bourreau afin de mieux le haïr dans l'ombre de son tourment. Parallèlement à ce quatuor martyrisé de comploteurs se distinguent quelques grandes figures : il y a tout d'abord Hélicon l'esclave boiteux (Thomas Marceul) qui sert l'Imperator avec une totale dévotion, Cherea le littérateur (Jean-Christophe Cochard) qui prône l'équilibre jusque dans le mensonge, et puis il y a Scipion. Scipion le pur, Scipion le poète dont la seule vue exaspère l'Empereur tant elle lui montre une autre possibilité de concevoir la vie: par le biais de l'amour. Au coeur de cet essaim viril, bourdonne enfin la belle Caesonia. Seule femme active de la pièce, elle est interprétée avec beaucoup de talent par Mélanie Pichot. Aussi fébrile que dominatrice, il émane de cette fallacieuse complice de Caligula une certaine masculinité tant par son allure aux cheveux courts que par son élocution.

Voulant intensifier la dramaturgie de ce plateau mortuaire, Emmanuel Ray a opté pour une mise en scène sombre et profonde. Au coeur d'un abîme théâtral symbolisant l'esprit tourmenté de Caligula, il a placé en suspens un étrange monolithe de plexiglas. Miroitant dans la nuit, cet objet immense et énigmatique sert tour à tour de table, de lit de débauche ou de stèle funéraire. Semblable à un miroir de l'âme défiant les actes de Caligula, il se balance au bout d'une corde durant toute la pièce et offre la vérité de ses facettes à qui veut bien les voir. Afin de souligner cette intense spirale de décadence, le musicien Tony Bruneau a, de son côté, orchestré une sono des plus incisives: à travers une foule d'échos lancinants et de réverbérations hypnotiques, il s'amuse à déstabiliser les sens du public en amplifiant l'aspect tortueux de la pièce.

Par delà l'excellente mise en scène d'Emmanuel Ray et l'envoutante prestation des acteurs, fuse le texte de Camus qui rayonne de génie et de psychologie. A chacune des sentences prononcées par « son » Caligula, le spectateur ne peut que se remettre en question: Quelles limites faut-il donner au mal? Au pouvoir? A la vérité? A l'amour? A travers toutes ces interrogations, Albert Camus met son auditoire en abîme et le pousse à réfléchir avec lucidité sur le sens d'une vie aussi absurde qu'éphémère.

Il y a une effrayante logique au comportement exalté et sans limite qu'il confère au personnage de Caligula : la cervelle de cet empereur semble confuse mais ses paroles sont plus que limpides. Avec une rigueur obstinée et une démonstration quasi mathématique, ce Princeps parvient parfaitement à mettre en accord sa pensée avec chacun de ses actes. Aussi folle soit sa logique, cet empereur persiste à la mener jusqu'au bout car c'est effectivement la seule façon de s'affranchir de sa servile condition d'humain: « *Ce monde est sans importance et qui le reconnaît acquiert sa liberté ...* »

Allez, avouons-le, il y a un peu de Caligula en chacun d'entre nous. Encore faut-il en prendre conscience pour se jouer des normes sociales et du regard d'autrui... quitte à perdre pied.

Caligula ? Un texte effrayant de vérité servi par une troupe magnifique.



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups



CALIGULA

Théâtre de l'Épée de Bois (Paris) janvier 2015

Comédie dramatique de Albert Camus, mise en scène de Emmanuel Ray, avec Mathieu Genet, Mélanie Pichot, Thomas Marceul, Thomas Champeau, Jean-Christophe Cochard, Sébastien Lagord, Nicolas Pichot, ulien Testard et Elodie Huet (en alternance Natacha Boulet-Räber).

"Caligula" mis en scène par Emmanuel Ray s'ouvre sur un concert de sons distordus : les voix des sénateurs amplifiées se font écho et s'entrechoquent comme pour présager de la confusion qui va suivre, conséquence du comportement imprévisible de Caligula.

Le temps est suspendu, les sénateurs se pressent de toute part et hésitent à réagir. Caligula, empereur tyran fait régner la peur et tel un enfant capricieux, ordonne des choses de plus en plus impossibles dans une fuite en avant qui le mènera à la fin.

Sur le vaste plateau (que les personnages investissent en tout sens ainsi que les allées de la salle), un long piano accompagne les errements du palais en pleine décomposition. La musique jouée en direct accroît la tension permanente. La scénographie est dominée par une plaque de métal rectangulaire suspendue à un câble, miroir ou plateau d'une balance qui peinerait à peser le bien et le mal, ou mur que bâtit Caligula dans son isolement...

Pour jouer le drame d'Albert Camus, Emmanuel Ray a fait confiance à sa troupe fidèle du Théâtre en Pièces. Tous sont parfaits. Et c'est Mathieu Genet qui endosse le rôle-titre et le joue avec une fragilité et une innocence qui le rendent authentique jusque dans sa folie.

Le comédien impose une présence magnétique qui porte la pièce et l'ambiguïté nécessaire au rôle. Face à lui, Mélanie Pichot est une solide et poignante Caesonia, le seul personnage qui garde un amour sincère pour l'empereur dans sa course éperdue vers la fin.

Le "Caligula" d'Emmanuel Ray, dense et roboratif, offre quelques scènes aussi puissantes que captivantes. Celle du bain est assurément un grand moment. On regrettera juste la surenchère d'effets sonores qui finit par nuire un peu à l'ensemble mais on suit néanmoins avec intérêt cette version moderne du texte d' Albert Camus, restitué dans toute sa magnificence et qui délivre un propos on ne peut plus actuel.

Nicolas Arnstam

<http://www.froggydelight.com/froggydelight.php?article=15726>



Caligula au Théâtre de l'Épée de bois

Par Marie-Laure Barbaud le dimanche, janvier 25 2015,

LM Énormément: *Caligula* d'**Albert Camus**, mise en scène par **Emmanuel Ray**

Œuvre de jeunesse de **Camus**, publiée en 1945, écrite dans les heures noires que traversait la France, *Caligula* met en scène un personnage "impossible" qui veut changer l'ordre du monde en instaurant une autre logique, celle de son pouvoir délirant, celle d'un mal absolu. Loin d'être une pièce désespérée comme a pu l'écrire **Jean-Paul Sartre**, *Caligula* est une pièce vibrante qui donne vie aux conflits qui traversent la pensée de l'homme lorsqu'il aspire à la révolte. Le choix individuel et sanguinaire du personnage éponyme aboutit à l'échec. La solution est ailleurs. La conscience aiguë d'un monde à transformer se partage. La révolte doit être solidaire comme le confirmera plus tard *La Peste*.

Au **Théâtre de l'épée de bois**, **Emmanuel Ray** propose une mise en scène inspirée de la pièce. Sur un plateau aux pavés disjoints, sur une scène où la pierre domine, Emmanuel Ray laisse parler le minéral dans ce qu'il a de plus dur et de plus tranchant. La scénographie exploite la rugosité de l'espace. Un lourd miroir monolithique d'acier retenu par des filins d'acier en est l'élément central. Intrigant, à la fois lumière et regard, il devient l'objet de la dissimulation, de la menace, table de marbre ou sacrificielle, autel suspendu où l'empereur rivalise avec les dieux, symbole d'une théâtralité revendiquée.

Les lumières de **Natacha Boulet-Räber** jouent de l'ombre et des ténèbres pour découper des espaces tranchants où les corps des personnages se dressent là où le spectateur ne les attendait pas. L'éclairage comme le travail sur le son (piano sur scène, sons additionnels) participent à la tension qui anime l'ensemble.

Pour finir, il faut parler de l'interprétation magistrale de **Mathieu Genet** qui porte le personnage de Caligula avec une singulière et étonnante force. Il a la grâce enfantine du jeune empereur et sa férocité grimaçante. Il incarne la noire désespérance, la vigueur déviante, la froide violence et le cynisme cruel du tyran prométhéen, avec une rare intensité.

La mise en scène d'Emmanuel Ray est belle et fait entendre le texte de Camus avec clarté et intelligence.

Courez voir la "première œuvre libertaire de Camus", comme la nomme **Michel Onfray** !

<http://www.epeedebois.com/un-spectacle/caligula/>

*Michel Onfray, *L'Ordre libertaire. La Vie philosophique d'Albert Camus*, Flammarion, 2012.

Caligula

Dany Toubiana janvier 29, 2015 0

“Jouer un empereur fou à l’époque d’un président normal !” La boutade est de Mathieu Genet, le comédien qui interprète le rôle de Caligula dans la pièce éponyme d’Albert Camus. Revenir à cette œuvre de jeunesse d’Albert Camus, c’est peut-être se demander si le désir de pouvoir et son exercice ne conduisent pas justement à abandonner toute idée de normalité.

Publiée en 1945, écrite dans les heures noires que traversait la France, “Caligula” met en scène un personnage “impossible” qui veut changer l’ordre du monde en instaurant une autre logique, celle de son pouvoir délirant, celle d’un mal absolu. Suite à la mort de Drusila, sa sœur et amante, l’empereur Caligula sombre, peu à peu, dans l’incohérence et la folie. Le monde lui paraît insupportable, injuste et il ne souhaite qu’une chose : y échapper. “Il se sent tout à coup un besoin d’impossible” aussi réclame-t-il la lune, le bonheur, l’immortalité, la liberté absolue, n’importe quoi qui n’appartienne pas à ce monde. Infidèle à l’homme, par fidélité à lui-même, Caligula consent à mourir pour avoir compris qu’aucun être ne peut se sauver tout seul et “qu’on ne peut être libre contre les autres hommes”.

Une quête de l’impossible...

Est-ce qu’on avance en préservant les normes ou en les bousculant ? Est-ce qu’il ne faut pas parfois passer par la destruction pour faire jaillir certaines vérités ? Après avoir mis en scène d’autres personnages en quête d’impossible comme Électre, Jeanne d’Arc ou Don Quichotte, Emmanuel Ray fait de Caligula un enfant aux rêves bafoués. Mathieu Genet en donne une interprétation magistrale. Halluciné, il conduit son personnage à la limite de la transe sans jamais tomber dans l’exagération ou le surjeu. Tour à tour, enfant joueur, puis apeuré, solitaire et possédé par un idéal qui ne peut que l’emmener vers la folie, l’acteur nous laisse entrevoir sous la monstruosité, la révolte du personnage contre les limites de la condition humaine.

Sur un plateau aux pavés disjoints, dominé par deux murs de pierre en fond, la mise en scène d’Emmanuel Ray joue sur le minéral, le tranchant, le rugueux. Au centre, un miroir monolithique sert de table pour des repas d’orgie ou de table sacrificielle, de miroir déformant, d’autel pour défier les dieux... Intrigant, il reflète la lumière, la casse, dédouble les actions ou les cache, devenant ainsi l’élément fondateur d’une théâtralité assumée.

Face à ce Caligula jouissant d’un pouvoir sans illusions, qui fait de la terreur une sorte de jeu d’enfant pervers, Emmanuel Ray joue sur la choralité pour mettre en scène les autres personnages. Isolant leurs actions ou leur faisant dire le texte dans un chœur a capella à la tribune du sénat, la cohorte des

sénateurs ridiculisés et spoliés qui s'agitent derrière leur micros, jouent tirent l'action d'abord vers le burlesque et surtout vers le cruel. Au milieu de ces personnages quelque peu interchangeables, se fait entendre parfois une voix qui s'oppose (le poète Scipion) ou qui parle de fidélité (Hélicon) ou même d'amour (Caesonia). Les lumières de Natacha Boulet-Räber jouent de l'ombre et des ténèbres. Découpant les espaces et les personnages au scalpel, elles évoquent, la lune, les souterrains, le secret...

Entre deux noirs d'une fraction de seconde, se dressent les corps des personnages là où on ne les attend pas. L'éclairage comme le travail sur le son de Tony Bruneau (piano sur scène et sons additionnels) participent de la tension générale de l'ensemble du spectacle. "Je suis encore vivant" sont les derniers mots de Caligula en train de mourir, alors que son visage se reflète une dernière fois dans le miroir vertical qui tourne, peut-être comme une transcendance que Camus récuse. Comme un dernier rêve ou un dernier cauchemar. Monstre ou ange ? Et si la sagesse et la folie étaient deux expressions d'un même désir : briser les miroirs et interroger notre humanité?